

ENTRE  
LES  
FEUILLES

S'il est un état qui ne cesse de changer, époque après époque, en sa nature, en son objet, en sa valeur, c'est bien l'Amour. Au temps de Marivaux, aimer et se marier revenait à calculer, organiser, peser le pour et le contre des conventions et des enjeux. Aujourd'hui, aimer a d'autres contours, qui sont aussi parfois les mêmes, mais les amant·e·s ont de nouvelles stratégies pour tenter de deviner si leur partenaire est le/la juste personne. L'amour traverse les siècles, et conserve, dès lors, l'entière et la justesse de ses questions, qui seront toujours mieux que de mauvaises réponses...

---

**EVA ILLOUZ, POURQUOI L'AMOUR FAIT MAL, 2011,  
2012 POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE, SEUIL.**

« L'amour a longtemps été présenté comme une expérience qui bouleverse et court-circuite la volonté, comme une force irrésistible excédant tout contrôle de soi. Je formule pourtant [...] une proposition qui va à l'encontre de cette idée : l'une des manières les plus fécondes de comprendre la transformation de l'amour à l'époque moderne passe par la notion de choix. Ce n'est pas seulement parce qu'aimer, c'est distinguer une personne parmi d'autres et constituer ainsi son individualité et celle de l'autre dans l'acte même de choisir un objet d'amour ; c'est aussi parce qu'aimer quelqu'un·e aujourd'hui, c'est être sans cesse confronté·e à des choix : « Est-il/elle un bon partenaire pour moi ? », « Comment savoir si cette personne est et restera la bonne ? », « Croiserai-je sur mon chemin quelqu'un·e qui peut-être me correspondra mieux ? » Ces questions sont affaires de sentiments *et* de choix. Dans la mesure où le moi moderne se définit par son aspiration à la liberté, à l'autonomie de ses choix - notamment dans les domaines de la consommation et de la politique -, l'amour peut nous permettre d'éclairer le fondement social du choix à l'époque moderne.

Le choix est la « marque de fabrique » culturelle déterminante de notre époque car il incarne, au moins sur les scènes économiques et politiques, l'exercice de la liberté et des deux facultés qui justifient l'exercice de cette liberté : la rationalité et l'autonomie. En ce sens, le choix est un des plus puissants vecteurs culturels et institutionnels façonnant l'individu moderne : il est à la fois un droit et une forme de compétence. Si le choix est le propre de l'individualité moderne, savoir *comment et pourquoi* les gens choisissent - ou non - de vivre une relation est essentiel pour comprendre l'amour comme expérience de la modernité. »

**LUCE IRIGARAY, ÉTHIQUE DE LA DIFFÉRENCE SEXUELLE,  
ÉDITIONS DE MINUIT, 1984.**

« Dans *Le Banquet*, le dialogue à propos de l'amour, Socrate, quand il a fini de parler, donne la parole à une femme : Diotime. Elle ne participe pas à ces échanges et ce repas entre hommes. Elle n'est pas là. Elle ne parle pas elle-même. Socrate rapporte ou raconte ses propos. Il la loue de sa sagesse et de son pouvoir, la déclare son initiatrice ou sa pédagogue au sujet des choses de l'amour mais elle n'est pas invitée à enseigner ni à manger. À moins qu'elle n'ait pas voulu répondre à une invitation ? Mais Socrate n'en dit rien. Et Diotime n'est pas le seul exemple d'une femme dont la sagesse, surtout de l'amour, est rapportée par un homme en son absence.

[...] Diotime réfute immédiatement que l'amour soit un grand Dieu et qu'il soit amour des choses belles. Au risque de choquer le respect pour les Dieux, elle affirme également qu'il n'est ni beau ni bon. Ce qui entraîne son interlocuteur à croire immédiatement qu'il est laid et méchant, incapable qu'il est de saisir l'existence ou l'instance de ce qui se tient entre, ce qui permet le devenir entre ignorance et science. Si nous n'avions pas à chaque instant à apprendre quelque chose de la rencontre avec la réalité, entre la réalité et le savoir déjà établi, nous ne nous perfectionnerions pas en sagesse. Et ne pas devenir plus sage signifie devenir plus ignorant...

[...] En réponse à la protestation de Socrate que l'amour est un grand dieu, que *tout le monde le dit ou le pense tel*, elle *rit*. Sa riposte n'est en rien colère, [...] elle est rière qui se tient sur un autre sol. En riant elle demande à Socrate qui est ce tout le monde. ... « Ce tout le monde dont tu parles, sont-ce, dit-elle, ceux qui savent ou ceux qui ne savent pas ? — Tous en général, ma foi ! » Elle se mit à rire » (*Le Banquet*, 202, Bibl. De la Pléiade). [...] Elle montre que « tout le monde », ça n'existe pas, ni la position de l'amour comme de toujours un grand dieu. [...] Ainsi interroge-t-elle sans cesse Socrate sur ses positions sans apporter, en maître, des vérités déjà constituées. Elle apprend plutôt à renoncer aux vérités déjà établies. Et, chaque fois que Socrate pense tenir une chose pour assurée, elle défait son assurance. La sienne, à lui, mais toutes celles qui sont déjà fixées dans la langue. Toutes les entités, substantifs, adverbess, phrases... sont patiemment, et joyeusement, mises en question.

Pour l'amour, la démonstration n'est pas tellement difficile à établir. Si l'amour possédait tout ce qu'il désire, il ne désirerait plus. Il faut qu'il manque pour désirer encore. Mais, s'il n'avait aucune part aux choses belles et bonnes, il ne pourrait non plus les désirer. Il est donc de manière très spécifique un *intermédiaire*. Perd-il pour autant son statut de Dieu ? Pas forcément. Il n'est ni mortel ni immortel : entre l'un et l'autre. ... L'amour est complémentaire des dieux et des hommes de façon à mettre le tout en liaison avec lui-même.

[...] Ce qui convient aux amants, comment le nommer ? « Quel est le genre d'existence, le mode d'activité pour lesquels à leur zèle, à leur effort soutenu conviendrait le nom d'amour, dis-moi ? En quoi peut bien consister cet acte ? »

Et Diotime de répondre : « C'est un enfantement, dans la beauté et selon le corps et selon l'âme ».